

Aristote à l'envers de l'éthique de la psychanalyse

Pierre-Christophe CATHELIN

(63) La psychanalyse semblait en 1958, comme aujourd'hui parfois, trop se soucier des bonnes et des mauvaises habitudes. Fût-ce sous l'aspect quelque peu dégradé d'une pratique rompue aux idéaux d'amour génital, d'authenticité et de non-dépendance, voire d'accomplissement dans des biens de tous ordres, où l'objet promis à restitution – toujours le même – maintient intact notre espoir, compréhensible, de bonheur. A quel prix ?

Car l'essence de l'inconscient s'inscrit dans un autre registre que celui sur quoi **Aristote** lui-même met l'accent d'un jeu de mots, ἔθος-ἦθος ; ce nom d'éthique – ἠθικὴ – science de ce qui a trait à l'ἦθος, le caractère, ne serait-il pas venu de l'ἔθος, l'habitude, par une légère modification de sa première lettre ? Si **Lacan** fait ici référence au Stagirite, c'est qu'avec lui nous mesurons mieux quelle différence nous sépare « *d'une des formes les plus éminentes de la réflexion éthique* », puisque pour la psychanalyse, le caractère fait symptôme, et la répétition qu'il manifeste ne se dénoue par aucune habitude. Mais cette remarque ne nous encourage pas à (64) faire l'économie d'un détour par **Aristote**, au contraire. Se l'épargner serait acquiescer aux impasses sur lesquelles butent sans le savoir tant de prophylaxies sociales et familiales, ravalement dérisoire d'une éthique qui eût sa pertinence circonscrite à un discours.

L'éthique **d'Aristote** est une « science du caractère ». Eduquer l'âme est ce qu'elle vise en premier lieu, celle des enfants surtout, « dont les sens, dit-il, aspirent aux choses honteuses » et chez lesquels on rencontre surtout « ce désir de l'agréable », ce qui les prédispose à l'intempérance. A cette polymorphie suspecte, **Aristote** répond par l'éducation, forme élaborée de dressage, qui se supporte du postulat qu'il est dans la nature de l'être vivant de « prendre habitude » et particulièrement de l'homme par l'exercice, d'abord contraint, de la vertu. L'inanimé ne le pourrait. Ainsi la pierre, même lancée des milliers de fois vers le haut, ne saurait être accoutumée à ne pas retomber à terre. Tel n'est pas le cas de l'être dit humain. Et puisque dès l'enfance, nous commettons le mal à cause du plaisir que nous en ressentons, la saine éducation nous aidera à trouver nos jouissances et nos peines là où il convient à un homme de bien. **Aristote** ne fait pas mine d'ignorer jouissance et désir, mais il veut les rompre à l'habitude par la parole ou les sanctions.

Ainsi les enfants, si naturellement portés au dérèglement, peuvent-ils devenir des hommes de bien et se conformer alors à la norme d'un caractère vertueux ; et puisque la vertu concerne des affections ou des actions dans lesquelles l'excès est erreur et le défaut objet de blâme, ils éviteront les extrêmes et adopteront la conduite moyenne, médiété propice au bonheur, et signe d'excellence, sachant aussi avec prudence ressentir audace, colère ou pitié par exemple au

moment opportun, à l'égard des personnes qui conviennent et pour les raisons qu'il faut. Convertir la jouissance à l'homéostasie d'un plaisir de maître, ce serait là agir conformément à la (65) droite règle, chose d'ailleurs communément admise parmi eux : tout sans excès. Qu'il faille que tout soit en ordre, c'est là sans doute le sens du maître-mot de cette éthique, mais que l'expression ὁρθος λόγος puisse être traduite par « discours de la science », c'est une innovation de Lacan, qui restitue à ce λόγος sa portée de discours en « progrès » sur celui du maître : l'excès qui se produit de ce savoir extrait du travail servile est de conformisation : « *Il s'agit d'une conformisation du sujet à quelque chose qui, dans le réel, n'est pas contesté comme supposant les voies de cet ordre* », dit **Lacan**, un savoir qui s'efforce de décrire l'ordre d'un monde (parti à vau-l'eau) où « *l'éthique débouche dans une politique et au-delà dans une imitation de l'ordre cosmique* ». Ainsi, parce que les arguments rationnels ne suffisent pas à emporter la conviction du plus grand nombre, il faut des lois qui, comme à Sparte, règlent la façon d'élever enfants et imposent à ceux qui sont désobéissants et de nature ingrate des punitions et des châtiments, en rejetant les incorrigibles hors de la cité. Car le bien est plus aimable et plus divin appliqué à une nation ou à des cités.

Au-delà des lois et une fois assuré ce bien vivre commun, quelques uns auront tout loisir d'accéder au souverain Bien par voie théorique, en contemplant du regard les réalités belles et divines, à l'imitation de Dieu, moteur immobile, sphère suprême, « *tels que tous les autres êtres que lui ne peuvent avoir d'autres visées que d'être le plus être qu'ils peuvent être* », dit encore **Lacan**, en essayant en vain par leur mouvement de réduire l'écart qui les en sépare, non sans quelque impuissance native. Une telle visée a l'avantage de désigner la place dans cette philosophie de la jouissance de l'Autre, où se situe pour **Aristote** l'Être suprême en immobilité. Elle la confond avec l'objet du fantasme, comme elle confond le symbolique et l'imaginaire. Elle doue le rien dont se soutient le lieu de l'Autre d'une consistance d'être par (66) la fonction de l'être même, celle qui doit plus à l'immonde qu'au monde son peu d'être avéré. « Nihilisme » d'un genre particulier, puisqu'elle dénie au semblant son enjeu de désir, en arrimant ce désir à l'Être supposé au-delà du semblant. Qu'elle présente comme une alternative au désir sexuel une jouissance qui prétendrait conjointre et l'Autre et l'objet, c'est, semble-t-il, ce dont témoigne sa condamnation au titre de bestialité d'une jouissance jugée « animale », mais le plus surprenant pour Aristote n'est pas que l'intempérant y succombe, mais qu'il y succombe contre la droite règle, contre ce savoir au service du bien et de l'Être. Sa gourmandise l'illustre.

Ce que **Socrate**, dans un bel élan d'optimisme, dit **Lacan**, mettait sur le compte de l'ignorance et de l'involontaire, **Aristote**, en une intuition très fine qui mêle ici proposition et désir, l'attribue à l'influence d'une opinion universelle dictée par ce désir : « *Il faut goûter à tout ce qui est doux ; ceci est doux ; j'y goûte* ». Tels sont les trois moments du syllogisme du désirable. « *Le désir, en tant qu'il est sous-jacent à la proposition universelle, ferait surgir le jugement erroné concernant l'actualité du prétendu doux vers lequel l'activité se précipite* », commente **Lacan**.

Des préoccupations comparables animent **Freud**, lorsque, dans l'*Entwurf*, il montre comment l'appareil du plaisir tend à halluciner l'objet du désir, avançant ainsi dans l'obscurité vers ce qui l'interroge, la *Wirklichkeit*. A s'avancer ainsi vers la réalité, **Freud** découvre la détresse sans recours, l'*Hilflosigkeit*, expérience de désarroi absolu, où le sujet n'a à attendre d'aide de personne, et **Lacan** la limite de cette région avec **Antigone** dont un détour encore par la *Poétique* d'Aristote ajoute à l'éclat cathartique. Car c'est la catharsis qui amène **Lacan** à retrouver dans *L'Éthique de la psychanalyse* du concept freudien l'origine antique, en évoquant de **J. Bernays** l'ouvrage initiateur et familier à **Freud**. Comme **J. Bernays**, (67) il dégage la catharsis du carcan moliéresque où la retenait son sens médical de purgation des humeurs, pour en restituer sous le palimpseste l'épreuve centrée sur le sixième chapitre de ladite *Poétique*. Ainsi la catharsis a-t-elle pour fin de purifier par la pitié et par la crainte un sujet de « la série de l'imaginaire » au

seuil où se tient la beauté d'**Antigone** et se rassemble en une image exemplaire ce que la tragédie a dissout. D'une vie empiétant sur la mort et d'une mort sur la vie, **Lacan** déduit l'effet du beau sur le désir et, franchissant un pas qu'Aristote s'interdit au nom du bien propre de l'homme, désigne l'entre-deux-morts d'où le sujet pourra, s'il le veut, dans l'analyse « *dépouiller le scrutin de sa propre loi* », « *Até parente du malheur* ».

« *A ce pôle du désir s'oppose l'éthique traditionnelle* », puisqu'elle ne propose ni plus ni moins que le service des biens, et ravale le désir à l'ambiguïté d'une « mesure » problématique. Pour être au service du bien commun, celle de **Créon** déchaîne la mort et signifie aussi le monde de l'impensable. L'ordre des pouvoirs, qui rencontre ici un écueil certain, y va d'une morale, certes proclamée, dit **Lacan**, d'**Alexandre** à **Hitler**, mais fautive à l'endroit de l'éthique : « *Pour les désirs, vous repasserez, qu'ils attendent* ».

Qu'elle ait comme portant une certaine forme de canaillerie consistant à tirer son épingle du jeu du travail de l'esclave, pour conjointre à l'objet ainsi extrait la jouissance de l'Autre, cela ne saurait surprendre : vie de pensée et de loisir, qui charge du poids des besoins des esclaves, zélés non par nature, mais par structure, névrosés en quelque sorte. Ce qu'ignorait **Aristote**. Car une difficulté évidemment demeure sur la jouissance des esclaves à les supporter et la cruelle nécessité de discours où s'inscrit cette jouissance. Le discours du maître, que produit pour **Lacan** la psychanalyse, de ne faire référence à aucune autre mesure et règle que le désir lui-même dans son nouage à la loi du (68)signifiant, éviterait peut-être cette impasse, sans effacer l'impossible dont se soutient le symptôme social, et quoique le procès d'exploitation semble inévitable. Le ferait-il, en suivant les voies par lui tracées de la métonymie, non pas l'atteinte d'un nouvel objet, mais le changement d'objet, comme tel ? Ici, nulle prudence.

Se résoudre, donc, comme Antigone, à parler de la vérité comme position fondamentale, posée à partir du signifiant et de sa loi, est le maintien « assez rude à tenir », de *L'Éthique de la psychanalyse*. Quel acte en dérivera pour le sujet dans la Cité ?